

Identité et altérité: littératures migrantes ou transnationales?

Janet M. Paterson

Resumo: Os grandes movimentos de emigração, desde os anos 1980, produziram uma nova corrente literária. Com efeito, são numerosos os romances de deslocamento que destacam as questões de identidade e de alteridade. Proponho-me a examinar esta problemática identitária, assim como as questões conceituais tais como literatura “migrante” e “transnacional”.

Résumé: Les grands mouvements d’émigration depuis les années 1980 ont produit un nouveau courant littéraire. Nombreux, en effet, sont les romans de déplacement qui mettent en pleine lumière les questions d’identité et d’altérité. Je me propose d’examiner cette problématique identitaire ainsi que les enjeux de concepts tels littérature ‘migrante’ et ‘transnationale’.

La fin du dernier siècle et le début du nouveau ont donné lieu à des paradigmes inédits dans la société et la littérature. Le brouillage des identités multiples et décentrées a été accentué par le phénomène massif de la migration. Des milliers de gens ne vivent pas où ils sont nés. S’il est vrai que d’autres périodes historiques ont été marquées par des déplacements et des migrations, ce n’est que récemment qu’est advenue ce qu’on pourrait appeler «l’ère» des exilés, des réfugiés et des sociétés multiculturelles qui en résultent. Edward Saïd explique ce phénomène:

But the difference between earlier exiles and those of our own time is, it bears stressing, scale: our age – with its modern warfare, imperialism, and the quasi theological ambitions of totalitarian rulers – is indeed the age of the refugee, the displaced person, mass immigration (Saïd, 2000, p. 174).

Les mouvements de migration internationale sont évidents autant au Québec qu’en Ontario (lieu de mon

domicile). Selon un rapport émis par les Nations Unies, Toronto est la ville la plus cosmopolite au monde. À l'université de Toronto, université on ne saurait plus anglophone, plus de la moitié de nos étudiants n'ont pas l'anglais comme langue première; plus d'un tiers ne sont pas nés au Canada.

Ces migrations récentes ont produit un nouveau courant dans la littérature québécoise (et canadienne anglaise), courant que l'on appelle l'écriture migrante. À partir des années quatre-vingts, il y a eu effectivement un changement important dans la représentation du sujet dans le champ littéraire francophone et anglophone au Canada à cause du phénomène de l'écriture migrante. Pour éviter les malentendus, je préciserais qu'il s'agit de textes fictifs écrits par des émigrants qui relatent l'expérience de leur émigration et celle de leur vie dans le pays d'accueil. Les exemples de textes migrants sont aujourd'hui nombreux (j'en cite quelques-uns): *La Québécoise* de Régine Robin, *Le Pavillon des miroirs* de Sergio Kokis, *Le Figuier enchanté* de Marco Micone, *Le Bonheur à la queue glissante* d'Abla Farhoud, *La Dot de Sarah* de Marie-Célie Agnant, *Lettres chinoises* de Ying Chen, *Kimchi* de Ook Chung, *Passages* d'Émile Ollivier, *Comment faire l'amour avec un nègre sans se fatiguer* de Dany Laferrière. Ces récits ont renouvelé non seulement l'institution littéraire, mais ils ont également modifié la représentation du sujet dans l'écriture en y inscrivant la voix d'étrangers, d'exilés, bref de personnes qui se perçoivent comme Autres dans le pays d'accueil. Iconoclastes et novateurs, ces oeuvres ont donné lieu à une réflexion soutenue sur les questions d'identité, d'altérité et de culture métissée. En font preuve le grand projet interdisciplinaire dirigé par Pierre Ouellet, «Le Soi et l'Autre» et la quantité d'articles, de livres et de colloques consacrés à ce sujet.

Si les mouvements de migration récents constituent des défis dans notre société, s'ils ont bouleversé les modes de pensée ancrés sur des notions traditionnelles des concepts de nation, de territoire et d'identité, ils ont aussi provoqué de nouvelles interrogations théoriques et critiques. Comment lire, comprendre et conceptualiser les récits migrants en évitant les écueils de l'essentialisme et des stéréotypes? Comment tenir

compte de la spécificité de ces récits sans ériger des catégories monolithiques et simplifier des questions telles l'exil et la perte identitaire, si souvent évoquées dans le contexte de cette littérature. Même si les travaux consacrés à la littérature migrante sont nombreux et fertiles (voir en particulier les ouvrages de Clément Moisan (2001) et Simon Harel (2005), ce qui n'a pas encore, à vrai dire, été souligné, et ce que je me propose de démontrer, c'est la présence de deux poétiques fondamentales qui se dégagent de cette littérature: 1) une poétique de l'exil, de la perte et de la dépossession identitaire; 2) une poétique transnationale qui transcende les critères identitaires de la nation et de l'ethnie pour promouvoir des identités multiples, mouvantes, souvent multiculturelles. La littérature migrante ne constitue pas en effet un champ de récits homogènes marqués par les mêmes thématiques et les mêmes stratégies discursives. Elle se caractérise par deux courants distincts qui correspondent à différents états de migration et d'expression identitaire.

Récits migrants: récits de dépossession identitaires

Dans ses réflexions sur l'exil, Saïd souligne qu'il est important de distinguer entre les exilés, les réfugiés, les expatriés et les immigrants (2000, p. 174). Depuis de nombreux siècles, les exilés sont des personnes bannies de leur pays d'origine souvent pour des raisons politiques. L'Histoire donne plusieurs exemples d'exilés politiques dont notamment Napoléon. Les réfugiés qui quittent leur pays pour des motifs religieux ou politiques sont, toujours selon Saïd, une création du vingtième siècle. Les expatriés, par contre, choisissent de vivre dans un autre pays pour des raisons personnelles fréquemment pour une période limitée. Les émigrés, quant à eux, détiennent un statut ambigu. Certains décident volontairement d'habiter un nouveau pays alors que d'autres sont motivés par des considérations économiques et sociales. Il est évident que la nature d'un récit migrant dépend des raisons de l'émigration d'un auteur et de ses personnages.

Les récits de l'exil, tels ceux par exemple, d'Émile Ollivier, sont de toute évidence des histoires de perte, d'aliénation et de dépossession identitaire ¹. Si, comme l'affirme Saïd, l'exil est fascinant d'un point de vue intellectuel, il est terrible comme expérience:

Exile is strangely compelling to think about but terrible to experience. It is the unhealable rift forced between a human being and a native place, between the self and its true home: its essential sadness can never be surmounted. And while it is true that literature and history contain heroic, romantic, glorious, even triumphant episodes in an exile's life, these are no more than efforts meant to overcome the crippling sorrow of estrangement. The achievements of exile are permanently undermined by the loss of something left behind forever (2000, p. 173).

Cela dit, l'expression de l'exil dans un récit migrant dépend de nombreuses considérations telles l'âge du personnage, son passé (heureux ou malheureux), son éducation et les conditions de vie dans le pays d'accueil. À la suite de ces considérations générales, il convient d'examiner la mise en discours de l'exil. Quelles sont les stratégies discursives qui mettent au jour l'expérience du sujet migrant?

À la différence de la narration traditionnelle, où le sujet migrant représente l'objet du discours, l'énonciation dans le roman migrant se situe à la première personne. L'emploi du «je» narratif permet de toute évidence l'investissement de la subjectivité dans le discours. La parole de l'Autre, qui dévoile fréquemment le drame de l'exil, se distingue de manière radicale de celle qui décrit l'Autre d'un point de vue extérieur: «Je suis Autre», «Je suis étranger – ou étrangère», «Je suis exilée», affirmeront non sans regret de nombreux sujets migrants. Ce qu'il faut souligner dans ces affirmations, c'est le fait que le sujet migrant s'inscrit dans le discours en mettant en évidence une identité qui se fonde sur le double «je suis Autre», l'écart «je suis étranger» et la dépossession identitaire «je suis exilée». Tout, dans ces énoncés témoigne d'un douloureux

¹ Voir à ce sujet, l'analyse de Simon Harel, 2005, p. 193-226.

clivage identitaire. Pour donner un exemple de ce fonctionnement, je vais brièvement analyser la représentation du sujet dans *Le Pavillon des miroirs* de Sergio Kokis.²

Je résume l'intrigue en quelques mots. *Le Pavillon des miroirs* est un récit autobiographique fictif mettant en scène un narrateur brésilien qui raconte ses souvenirs d'enfance et d'adolescence dans son pays d'origine tout en faisant état de son expérience d'immigrant à Montréal. Ce faisant, il se désigne ouvertement, sans la moindre ambiguïté, comme un étranger, un exilé dans la société québécoise qui l'a accueilli: «celui qui a tant cherché à partir ne s'habitue pas ensuite à la solitude des grands espaces [...] le voyage s'est transformé en exil» (PM: p. 363). Son récit, raconté à la première personne alterne généralement d'un chapitre à l'autre entre les souvenirs de son passé lointain au Brésil et ses réflexions sur sa vie à Montréal. En dépit de cette alternance, qui produit un va-et-vient continu entre le passé et le présent, le Brésil et le Québec, le récit entier est narré au présent. Tout se passe comme si le passé et le présent pouvaient non seulement se juxtaposer, mais se confondre au niveau temporel du discours. Ce phénomène est d'autant plus étonnant que le narrateur, comme il le signale lui-même, vit à Montréal depuis vingt-cinq ans.

Il est évident, du début jusqu'à la fin du roman, que le narrateur est dans une situation de disjonction totale par rapport à son nouvel environnement, prisonnier d'un entre-deux spatial et identitaire. «Enterré», comme il le dit lui-même dans le sous-sol d'un immeuble, il est un homme solitaire, aliéné et malheureux qui se plaît à critiquer, de façon acerbe, la société d'accueil. Aussi aucune mutation identitaire n'est réalisée pour ce «déraciné», cet «étranger», ce «déplacé» comme il aime se décrire.

Il est important de signaler que, pour le sujet migrant, toute transformation identitaire dépend de son rapport à l'espace-temps. Pour mettre ceci en évidence, il faut préciser, en

² Dorénavant, les références à ce roman seront désignées par l'abréviation PM. Je reprends avec des modifications une partie de mon analyse dans *Figures de l'Autre dans le roman québécois*.

suivant Éric Landowski, que l'espace-temps ne se pose pas comme une dimension extérieure au sujet. Au contraire, comme le souligne Landowski, les «procédures de *spatialisation* et de *temporalisation* [...] paraissent conditionner toute forme d'appréhension de notre être au monde en tant que monde signifiant» (1997, p. 89 ; souligné dans le texte). Il précise :

Sémiotiquement parlant, c'est chose déjà entendue, il n'y a pas d'espace-temps comme référent pur ou comme objet d'étude donné *a priori*. Il n'y a que des sujets qui, à travers les modalités variables de la saisie de leur «ici-maintenant», construisent les conditions de leur rapport à eux-mêmes, comme «je». De ce point de vue, toute construction identitaire, toute «quête de soi» passe par un processus de *localisation du monde* (1997, p. 91 ; souligné dans le texte).

Si, comme l'affirme Landowski, toute construction identitaire passe effectivement par un processus de localisation du monde, la saisie de l'espace est une opération qui engage non seulement le régime identitaire du sujet, mais en permet la (re)construction et la transformation. Il convient donc de s'interroger sur le rapport du protagoniste du *Pavillon des miroirs* à l'espace-temps. Dans quelle mesure la saisie de l'espace a-t-elle des répercussions sur la construction identitaire du protagoniste?

En évoquant le passé, le narrateur raconte les événements marquants de son enfance et de son adolescence au Brésil, en particulier sa vie familiale, estudiantine et sociale. Suivant un parcours chronologique, son récit nous mène de l'enfance jusqu'à l'âge adulte lorsqu'il quittera le pays. Le récit du passé du narrateur, narré, je le rappelle au présent, nous permet non seulement de découvrir la vie intérieure du jeune garçon brésilien d'antan, ses joies, ses craintes, ses désirs, mais également l'espace extérieur et social dans lequel il a vécu; c'est-à-dire un espace vivant, vibrant, dans les rues, les cafés, les ports, les villages et les marchés.

De façon générale, deux topos marquent le rapport du narrateur à l'espace brésilien. Tout d'abord celui de la déambulation: déambulation dans les rues, les parcs, la ville, les

ports et le pays entier, à travers les montagnes et les villages, lors d'un voyage avec un groupe de jeunes. Aussi la relation du narrateur à l'espace est-elle dynamique, soumise à un mouvement continu. Le deuxième topo se situe sur le plan sensoriel. Dans le récit de la vie brésilienne, les expériences sensorielles du protagoniste imprègnent le récit: odeurs de poissons ou d'encens, musique dans les églises ou les cafés, toucher de peau moite et sensuelle, goût de fruit et de café et surtout regards avides sur un monde multicolore, vibrant. Il s'agit d'expériences sensorielles qui définissent en quelque sorte la relation du jeune garçon au monde ambiant et engagent ses capacités cognitives. Rapport intense, je dirais, à l'ici-maintenant de la vie brésilienne.

À vrai dire, si dans son intégralité, le roman était uniquement un récit mémoriel portant sur le passé du narrateur, il n'y aurait pas lieu de s'interroger sur la notion de changement sur le plan identitaire. Mais puisqu'il s'agit d'un récit migrant dont l'espace-temps se situe également à Montréal, l'ombre d'une faille plane sur les procédures de spatialisation et de temporalisation relatives aux descriptions de la vie brésilienne. Leur efficacité et leur plénitude peuvent sembler déroutantes dans la mesure où, dans le contexte du roman entier, elles inscrivent le sujet dans une relation non pas à l'ici-maintenant, la ville de Montréal, mais à l'ailleurs-passé brésilien, bien lointain comme je l'ai déjà signalé. C'est donc dire que le narrateur adulte, vivant au Québec, semble se situer sur le plan identitaire et existentiel dans son passé. Qu'en est-il de son présent?

Dans les chapitres qui alternent avec le passé, le narrateur décrit, toujours au présent, sa vie dans son pays d'adoption. Enfermé dans le sous-sol, où se trouve son atelier, puisqu'il est peintre, il donne certains détails sur sa vie quotidienne à Montréal. Ce qui frappe, dans ces descriptions, c'est l'immense contraste par rapport à son récit du passé.

Alors que la vie au Brésil se caractérisait par le mouvement et l'ouverture vers le social, l'espace montréalais est de nature claustrée, limité à l'emplacement de l'immeuble, à quelques incursions dans les centres d'achat et à une évocation du lieu de travail. La dimension sensorielle est presque

entièrement absente (sauf pour la description des tableaux) et l'espace social s'avère terriblement réduit presque inexistant. C'est ainsi sur le mode de l'absence, de la négation et de la désappropriation que se construit la relation du sujet à l'espace montréalais. Le personnage est ainsi véritablement dans un non lieu: il ne peut plus «vivre» dans les lieux de son passé puisqu'il en est coupé. Mais, il n'arrive pas non plus à s'ancrer dans son nouvel espace. D'où les thèmes de l'entre-deux, du non lieu, du *no man's land* si fréquents dans les textes migrants. Comme l'exprime le narrateur du *Pavillon des miroirs*: «l'étranger partant en exil portait sans le savoir dans son flanc les germes d'une impossibilité absolue de se fixer [...]. Sans intention de revenir, je devenais donc un homme de nulle part» (PM, p. 196).

À l'instar de l'espace, la relation du sujet au temps conditionne le rapport de son être au monde en tant que monde signifiant. Construire son identité, c'est au sens cognitif, construire la dimension temporelle de son être et de son devenir. Or, dans de nombreux romans migrants, l'appréhension du temps est liée à une temporalité antérieure. C'est dire, en d'autres termes, qu'il existe un temps avant l'altérité, temps qui permet d'en saisir la dimension proprement dramatique. À ce sujet, Simon Harel, souligne pertinemment l'immense écart qui sépare les passé et le présent dans le cas de l'immigrant: «Dans son pays natal, il possédait un statut social, attestait une appartenance: il était un citoyen. Ailleurs, il n'est plus que l'étranger de la communauté d'accueil» (1989, p. 285). Par la nature même de sa condition de migrant, le sujet est fréquemment soit axé sur le passé dont il ne peut se détacher, soit figé dans une entre-deux temporel.

Dans *Le Pavillon des miroirs*, le narrateur est constamment hanté par le passé: «Même si je fais attention au présent, c'est toujours en le confondant aux images du passé; à tel point que le nouveau finit par perdre son intérêt» (PM, p. 21-22); ou encore dit-il: «je n'ai jamais revu la cour, ce n'est pas nécessaire. Elle est tout le temps avec moi-même» (PM, p. 196).

Il est évident que, dans ce dispositif spatio-temporel, aucune transformation identitaire ne peut s'effectuer. Ce sujet, comme beaucoup d'autres sujets migrants, est un sujet en dérive:

fixé sur ses origines, hanté par son passé et son pays natal auquel il n'appartient plus, il demeure un mélancolique, un déraciné: «Ce déraciné oscille ainsi entre deux temps, le sien et le réel, en arrière et en avant, sans pouvoir se fixer. (PM, p. 360)». Lucide, le narrateur comprend qu'il s'est construit une identité d'exilé. «Les exilés [...] sont des mélancoliques, leur temps est fermé et, lorsqu'ils parlent d'avenir, c'est pour revenir à ce passé duquel ils ne sont jamais sortis» (PM, p. 362).

Ce phénomène d'absence au monde, pour reprendre l'expression de Landowski, est renforcé par d'autres facteurs: difficultés sur le plan de la langue et de la culture du nouveau pays, difficulté aussi, fréquemment, de trouver un emploi et un logis. Le roman d'Abla Farhoud, *Le bonheur a la queue glissante*, exprime de manière saisissante le mal de vivre du personnage principal, Dounia, qui refuse pendant de nombreuses années de quitter son domicile, à Montréal, car elle ne parle ni le français, ni l'anglais.

Le roman de l'exil représente ainsi une écriture du déracinement. Il exprime la rupture douloureuse entre un être humain et son lieu d'origine. L'exil induit souvent une tristesse et une mélancolie qui ne peuvent être surmontées. Comme le souligne Daniel Castillo Durante «Qu'il le veuille ou non, l'écriture de l'étranger est une parole d'exil irréprésentable» car «la parole migrante brise toute loyauté dans la mesure où elle ne se révèle que dans la dispersion et le déracinement» (2004, p. 198-199).

Récits transnationaux: identités mouvantes et multiples

Récemment certains écrits migrants et une théorisation transnationale mettent en lumière un nouveau modèle épistémocritique des romans migrants. En effet, la critique récente, en particulier la critique d'origine anglo-américaine, s'interroge sur le concept d'un sujet transnational. Inspiré, entre autres, par les travaux de Homi Bhabha et de Gayatra Spivak, le terme «transnational» décrit certains phénomènes de migration. Il nous

permet de nous interroger sur les notions de dépossession identitaire, d'exil, de perte et d'abandon. Comme le signale le préfixe «trans», le transnationalisme implique un processus selon lequel des formations identitaires traditionnellement circonscrites par des frontières politiques et géographiques vont au-delà de frontières nationales pour produire de nouvelles formations identitaires. Il y a une mise à distance d'un discours identitaire restreint au profit de l'éclatement, de l'hétérogénéité et de la mouvance. Le transnationalisme récuse les définitions identitaires fermées. Il implique un processus selon lequel les formations identitaires traditionnellement considérées comme étant limitées par des frontières géo-politiques peuvent transgresser les frontières nationales pour produire de nouvelles formations sociales. Aussi pour le critique Jean-Jacques Thomas, une œuvre transnationale «transcende toute problématique liée à la question du nationalisme littéraire». Il s'agit d'une nouvelle façon de ce concevoir, de se décrire, bref une nouvelle façon d'être humain (2004, p. 31).

Le sujet fictif transnational détient une certaine parenté avec le sujet migrant dans la mesure où il est lui aussi un émigrant qui a soit choisi ou bien a été forcé de quitter son pays d'origine. Mais à la différence du sujet migrant (tel que je l'ai décrit), il rejette la notion d'une identité formée surtout à partir des critères d'ethnie ou de lieu d'origine au profit d'une identité complexe, mouvante souvent multi-culturelle et hors de l'enclos des souvenirs. Amaryll Chanady montre bien l'enjeu de cette conception identitaire en demandant ce que signifie au juste la catégorie «Italien-Canadien» (ou Italo-Québécois) étant donné l'immense diversité culturelle et linguistique du pays. Peut-on vraiment parler, demande-t-elle, d'une seule et unique identité ethnique qui subsume les immigrants de Venise aussi bien que ceux de Naples? Par ailleurs, qu'en est-il des distinctions de classe, d'éducation, de culture et de modes de vie? (2004, p. 21-38). Faisant écho à ces propos, Neil Bissoondath déconstruit la notion d'une identité trinitadienne homogène en précisant que les amis de son enfance étaient de races différentes (Blancs, Noirs, Chinois, Indiens, Mulâtres) et de religions diverses (catholique, Hindou, Musulman et

Protestant). Il ajoute, non sans regret, qu'au Canada, ils sont perçus comme faisant partie d'un groupe homogène sans différence culturelle (1994, p. 11).

Dans le cadre de la littérature québécoise, les écrits de Ying Chen et de Joël des Rosiers représentent des exemples éclatants et très intéressants du transnationalisme. Intéressants, parce qu'ils rejettent les prises de positions identitaires de certains sujets migrants. Je vais brièvement examiner quelques aspects de *Quatre mille marches* de Ying Chen pour illustrer les paramètres de ce que peut représenter une identité transnationale.

Comment se construit l'identité transnationale d'un sujet? Elle implique tout d'abord un nouveau rapport à l'espace. Contrairement aux sujets migrants qui restent attachés à leur pays natal, qui s'identifient et se conçoivent en fonction de ce pays et sa culture, le sujet transnational se définit en fonction d'un nouvel espace: «Je commence aujourd'hui à m'attacher à un autre paysage où je me sens plus chez moi, affirme Ying Chen. Mon véritable foyer est là où je deviens ce que je veux être» (2004, p. 12-13). L'aventure et le changement d'espace sous-tendent la construction identitaire: «je deviens une feuille solitaire qui rêve de se replanter ailleurs» (2004, p. 42). Aussi, un ailleurs hostile et peu habitable pour certains écrivains migrants est perçu et vécu, pour d'autres, comme un choix qui détermine de manière positive l'identité du sujet. Ying Chen n'aime pas d'ailleurs le fait que les Occidentaux ne voient en elle et dans son œuvre que des stéréotypes de la culture chinoise.

Contrairement aux récits d'exil, il y a dans le rapport au pays d'origine un refus de la nostalgie: «À présent je ne ressens aucun regret d'avoir quitté Shanghai. Ma vie d'autrefois devient un rêve évanescant» explique Ying Chen (2004, p. 32). De même Joël Des Rosiers affirme: «je suis un homme libre de toutes les traditions» (1996, p. 13). On est bien loin dans ces constats des entre-deux, des *no man's land* décrits dans de nombreux textes migrants. On est encore plus loin d'une écriture de la perte et de la dépossession.

Quant au mouvement et au déplacement, Ying Chen et Joël Des Rosiers le conçoivent de manière semblable. Se

percevant comme une voyageuse, Ying Chen parle du bonheur et de la joie de l'errance, concept qui semble perdre toute connotation négative. Un mouvement de surdétermination commence dès lors à se manifester dans la construction identitaire du sujet: le rapport à l'espace en est un «d'ici maintenant» et de «présence au monde», présence entérinée par le refus de la nostalgie et la joie manifeste du voyage. Mais il reste quand même la question de l'origine et de l'ethnie. Qu'en est-il pour Ying Chen? Elle refuse de manière assez brutale les stéréotypes et le nationalisme étroit:

Vous êtes sûr que je ne suis citoyenne de nulle part, et vous n'hésiteriez pas à me condamner à l'éternelle errance [...]. Beaucoup d'Occidentaux seront d'accord avec vous. Ils seront ravis de découvrir en moi des manies chinoises, et ils croient nécessaires de m'inviter au restaurant chinois, de me remettre de temps à autre des coupures de journaux sur la Chine, pour me consoler de ma solitude, de ma nostalgie, pour me rappeler mon origine, ma vraie place quoique perdue, ma vraie nature quoique dénaturée, en un mot, ma pitoyable condition d'exilée, de dissidente, d'étrangère (2004, p. 57).

Quant à Joël Desrosiers, poète québécois d'origine haïtienne, il affirme que ses poèmes, en particulier *Tribu* expriment le désir et le plaisir de se décentrer, de se «désensoucher» dans une ère de «détribalisation» où dépasser les frontières d'ethnie, de classe, de langue, devient une nécessité vitale. Contre la fixité des lieux qui forment des ghettoïisations identitaires, la multiplicité des lieux et les mouvements migratoires invitent à la découverte de l'Autre et de l'Ailleurs pour que le moi «aille au rythme de l'Histoire»: «C'est que la résidence dans un espace donné, habiter un lieu, fut longtemps un critère d'identité. Or, dans cette ère de migrations planétaires, d'exodes et de voyages, l'attribution identitaire par le lieu d'origine ou de «transplantation» ou les deux à la fois devient inopérante» (1996, p. xvii).

On le constate: la littérature et la pensée transnationales déconstruisent les paradigmes discursifs de l'écriture exilique. Le sujet clivé, dépossédé et en dérive est remplacé par un sujet

mobile, fort dans la possibilité d'un renouvellement identitaire.

Il s'ensuit que le rapport du sujet transnational au temps à l'espace est mouvant, dynamique, ouvert à des négociations multiples. Pierre Ouellet précise à ce sujet:

Les récits de migration sont des histoires de dépossession et de désappropriation, sauf qu'elles ne sont plus vécues sur un mode dysphorique ou négatif: la perte du soi accroît plutôt le sujet d'une altérité à lui-même qui l'élargit, lui donne du large et le libère de ses racines, l'étend dans le temps et dans l'espace, en lui donnant un autre lieu et une autre mémoire, de sorte que ses frontières intérieures et extérieures sautent l'une après l'autre, libérant le passage à tout ce qui peut le transformer, lui donner forme à nouveau, à partir d'un autre fond (2002, p. 47).

Quelle migrance?

Pour conclure, revenons à l'interrogation qui sous-tend mes propos: comment penser la littérature migrante? Cette question en suscite beaucoup d'autres. Dans quelle mesure l'identité est-elle formée par les critères d'ethnie, de culture et de pays d'origine? Peut-on concevoir l'identité comme étant multiple et changeante? Pour mener à bien cette réflexion, trois facteurs me semblent incontournables. Premièrement, il faut reconnaître l'hétérogénéité des dispositifs. Il y a différentes sortes de récits migrants. Les écrits de Ying Chen offrent une perspective sur la migration très distincte des écrits nostalgiques de Sergio Kokis, Marie-Célie Agant ou encore ceux d'Émile Ollivier.

Deuxièmement, il ne faut pas oublier, qu'il y a différents états d'altérité. Alexis Nouss souligne, à juste titre, à l'instar de Saïd, qu'il est important de distinguer entre un déracinement involontaire et un transracinement volontaire. Il ne faut pas oublier en effet que pour certaines personnes, il y a un choix délibéré d'émigrer et de modifier son identité. À cet égard, Nouss précise que les écrivains «ne se figent pas dans une position d'exilés stériles, mais font de cet écart apatriote (au sens noble quel que soit leur passeport) un espace médian [...] où se

déploie un imaginaire sans frontières, sans limites, pouvant à ce titre accueillir toutes les appartenances» (2002, p. 108-109).

Enfin, rappelons que l'émigration touche, doit toucher, d'un point de vue ontologique et éthique, la collectivité. Il est effectivement capital dans un monde de globalisation de continuer à réfléchir aux questions d'identité et d'altérité. Les sociétés multiculturelles et les récits qui en découlent produisent la présence et le mouvement non seulement de l'Autre, mais du Soi et du nous. Nos sociétés postmodernes, qui prônent le respect de l'hétérogénéité, doivent elles aussi être altérées, transformées pour créer un rapport inédit entre le Soi et l'Autre.

Bibliographie

BHABHA, Homi. *The Location of Culture*. London/New York: Routledge, 1994.

BISSOONDATH, *Selling Illusions: the Cult of Multiculturalism in Canada*. Harmondsworth: Penguin, 1994.

CASTILLO DURANTE, Daniel. *Les Dépouilles de l'altérité*, Montréal: XYZ, 2004.

CHANADY, Amaryll. The Construction of Minority Subjectivities at the End of the Twentieth Century. In: MOYES, Lianne et al. (Ed.). *Adjacencies: Minority Writing in Canada*. Toronto: Guernica, 2004. p. 21-38.

CHEN, Ying. *Quatre mille marches*. Montréal: Boréal, 2004.

DES ROSIERS, Joël. *Théories Caraïbes: poétique du déracinement*. Montréal: Triptyque, 1996.

HAREL, Simon. *Le Voleur de parcours: identité et cosmopolitisme dans la littérature québécoise contemporaine*. Montréal: Le Préambule, 1999.

HAREL, Simon. *Les Passages obligées de l'écriture migrante*. Montréal: XYZ, 2005.

KOKIS, Sergio. *Le Pavillon des miroirs*. Montréal: XYZ, 1995 [1994].

LANDOWSKI, Eric. *Présences de l'autre: essais de socio-sémiotique II*. Paris: Presses Universitaires de France, 1997.

MOISAN, Clément; HILDEBRAND, Renate. *Ces étrangers du dedans:*

une histoire de l'écriture migrante au Québec (1937-1997). Québec: Nota bene, 2001.

NOUSS, Alexis. Deux pas de danse pour aider à penser le métissage. In: TURGEON, Laurier (Dir.). *Regards croisés sur le métissage*. Québec: Les Presses de l'Université Laval, 2002. p. 95-111.

OUELLET, Pierre. Les Identités migrantes: la passion de l'autre. In: TURGEON, Laurier (Dir.). *Regards croisés sur le métissage*. Québec: Les Presses de l'Université Laval, 2002. p. 39-57.

PATERSON, Janet M. *Figures de l'Autre dans le roman québécois*. Québec: Nota bene, 2004.

SAÏD, Edward. *Reflections on Exile and Other Essays*. Cambridge, Mass.: Harvard University Press, 2000.

SPIVAK, Gayatri. *In Other Worlds*. New York: Routledge, 1987.

THOMAS, Jean-Jacques. La Poétique historique transnationale de Joël Des Rosiers. *Québec Studies*, v. 37, p. 79-89, 2004.

